

Life Writing in Europe
Founding Conference IABA Europe
Amsterdam, 29 octobre 2009

Philippe Lejeune

Pour un guide de l'Europe autobiographique

Nous voici revenus en Europe. Merci à Monica Soeting et à Alfred Hornung d'avoir pris l'initiative et la lourde charge d'organiser cette rencontre. L'Association Internationale pour l'Auto/Biographie a été fondée il y a dix ans à Pékin dans une perspective très positive de mondialisation : échange d'information, confrontation de points de vue, débuts de relations personnelles entre les spécialistes de la littérature personnelle, et d'organisation de la communauté scientifique internationale autour d'un objet largement défini par les termes anglais Life Writing ou Auto/Biography. Esquisse de rassemblement mondial, ce colloque était en même temps une rencontre paradoxale entre deux pays les plus différents possibles : les États-Unis, où les études et la pratique de l'autobiographie sont intensément développées, et la Chine où le moi est tout sauf populaire et dont la tradition est centrée sur la biographie. Dans les dix années qui ont suivi, l'utilisation quasi exclusive de la langue anglaise et le coût des voyages dans des pays souvent lointains ont fait que les chercheurs européens ont rarement participé aux réunions biennales et se sont peu servi de la liste IABA. Nous voici donc réunis pour mieux faire connaissance et fonder à notre tour quelque chose. Qui sommes-nous ? De quel pays, de quelle discipline ? Que savons-nous les uns des autres ? Que savons-nous même, au-delà de notre pratique personnelle, de ce qui, dans ce domaine, se fait, ou ne se fait pas, dans notre propre pays ?

Je voudrais commencer par évoquer deux expériences.

J'ai été très frappé il y a quelques années par le travail d'Anna Iuso, anthropologue italienne qui a consacré sa thèse aux pratiques européennes d'archives autobiographiques, et qui en a donné un aperçu synthétique dans la revue *Genesis* sous le titre « Europa autobiografica » : elle a voyagé de la Finlande à la Pologne, puis en Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie et France sur les traces des collectes d'archives. Cette enquête, à la fois géographique et historique, il faudrait absolument la reprendre, mais sur des bases différentes et élargies. Première modification : il faudrait avoir un enquêteur autochtone dans chaque pays. Seconde modification : ne pas observer seulement une pratique très particulière, la collecte d'archives (même si elle nous tient spécialement à cœur), mais l'ensemble de ce qu'on pourrait appeler la « culture autobiographique » du pays. Troisième modification : donner à cette enquête

collective la permanence d'un réseau de bases de données ou de sites qui puisse, dans chaque pays, être tenu à jour, un peu sur le modèle de mon site « Autopacte » qui, dans cette perspective, devrait être révisé. Je vais revenir sur ces différents points – l'idée étant de fonder de futures actions sur une meilleure connaissance réciproque.

Seconde expérience, celle d'avoir été en novembre 2003 le porte-parole d'un collectif d'archives autobiographiques européennes venu informer de son travail la Commission de la Culture du Parlement européen à Bruxelles, expérience instructive et décevante : nous fûmes écoutés distraitement.

J'en ai tiré deux conclusions : la première, c'est qu'il ne faut compter que sur soi-même et prouver le mouvement en marchant. J'avais fait la même expérience en France au début des années 1990 juste avant de fonder l'Association pour l'Autobiographie (APA) : j'avais naïvement alerté les plus hautes autorités de l'Etat sur l'intérêt de mon projet, et j'ai été partout renvoyé avec de bonnes paroles. C'est à nous d'agir d'abord avec nos moyens. Obtenir des subventions demande beaucoup de temps, d'énergie, et risque de détourner de son but, même si la chose est bien sûr possible, comme l'a montré l'aventure belge, allemande, italienne et espagnole de *Eurobiographia* (programme Grundtvig-2, éducation des adultes). Ce volume collectif en quatre langues rassemble des témoignages autobiographiques tendant à « raconter le sentiment et l'expérience personnels de l'Europe ». Intéressant à plusieurs points de vue, il montre en particulier qu'il est possible de publier un recueil collectif européen sans se servir de l'anglais.

La seconde conclusion de mon aventure de 2003 touchait justement les langues. Intervenant en français, j'ai été traduit simultanément en une quinzaine de langues, depuis les cabines des interprètes qui dominaient la salle circulaire. Jamais nous n'aurons de telles facilités. Mais la multiplicité des langues est une chance en même temps qu'un problème, en particulier dans le domaine de l'autobiographie. Notre langue est la base de notre identité, elle porte une histoire et une culture particulière, et il serait dommage de tout uniformiser, comme je suis en train de le faire, en recourant pour en parler à une langue étrangère, toujours la même, appauvrie par nos maladresses.

Une dernière question, avant d'en arriver au programme de ce « Guide » : quelles sont les limites de cette « Europe » qui nous rassemble ? Dieu merci, nous n'avons pas à tracer de frontières, à inclure ni exclure. Est Européen qui se reconnaît dans ce terme. Nous nous souviendrons, certes, que, pour ce qui est de l'autobiographie, l'Europe repose sur une double tradition, gréco-latine et judéo-chrétienne, celle que Georges Gusdorf, dans son article fondateur de 1956, qualifiait d'occidentale, qui diffère fondamentalement de traditions nationales ou religieuses qui se font du moi et de son expression une tout autre idée (comme le Japon, la Chine, le bouddhisme ou l'Islam). Mais on se rappellera également que cette vision occidentale,

venue du Proche-Orient et du bassin méditerranéen, s'est étendue depuis la Renaissance à tout le Nouveau Monde et, à la faveur de la mondialisation, est aujourd'hui en train de coloniser le monde entier : le moi est un prédateur comme un autre. D'autre part cette vision a évolué dans le temps et elle a ses nuances : ce n'est pas la même chose d'être de confession ou de tradition catholique, luthérienne, calviniste, orthodoxe ou juive. Notre Europe tend aujourd'hui à s'identifier à l'Union Européenne, mais nous savons que celle-ci est à géométrie variable : elle a constitué en son sein, sur le plan économique, une zone « euro », plus restreinte. A nous de constituer autour d'elle, sur le plan culturel, une zone « ego », plus large.

Le « guide » descriptif que j'envisage pour chaque pays ou zone linguistique de l'Europe comprendrait trois chapitres.

Il faudrait d'abord inventorier les groupes de recherche qui travaillent sur l'autobiographie dans chaque discipline. Cela a l'air tout simple, mais l'expérience montre que les frontières entre les disciplines sont plus difficiles à franchir que celles qui séparent les pays. Il m'est arrivé de faire se connaître entre eux deux spécialistes d'autobiographie d'un autre pays.

L'autobiographie n'est pas en elle-même une discipline, mais une pratique susceptible d'approches très différentes. Pour simplifier, elle peut être *source d'information* (en histoire, en géographie humaine, en sociologie, en ethnologie), *objet d'étude* (en psychologie ou en littérature) ou *instrument d'action* (en éducation permanente, sciences de l'éducation et sociologie clinique). Le dialogue est parfois difficile : on croit parler de la même chose, et on ne reconnaît plus rien ! Avant d'être le point de départ d'une coopération féconde, ce décalage est souvent source d'un sentiment d'inquiétante étrangeté.

Pourtant un trait commun devrait rassembler ces spécialistes d'autobiographie : dans leur propre discipline, ils sont souvent contestés et marginaux. L'histoire orale a été très critiquée par les tenants des sources écrites ; la sociologie quantitative n'aime pas la sociologie qualitative ; en littérature, l'autobiographie a été longtemps considérée comme de seconde zone. Subjective, individuelle, mais prétendant dire la vérité, l'autobiographie met mal à l'aise ceux qui se font, à juste titre, de la science une idée objective et générale. Pas sérieuse, elle est aussi gênante en ce qu'elle renvoie le chercheur à lui-même. Mais en général les spécialistes d'autobiographie de chaque discipline cherchent moins à s'allier à des autobiographologues d'autres disciplines dans leur pays qu'avec leurs homologues étrangers. D'où l'existence de puissants réseaux internationaux (pas forcément uniquement européens) qui doublent ce que nous sommes en train de faire aujourd'hui : il existe depuis longtemps une Association internationale d'histoire orale (elle tient son congrès tous les deux ans, l'an prochain à Prague) ; en sociologie qualitative, il y a Euroqual (Qualitative Research in the Social Sciences in Europe – j'ai participé à son congrès à Madrid le mois dernier), à quoi

s'ajoute l'Association Internationale des Histoires de vie en formation (ASIHVIF) ; enfin, tout récemment, les historiens français du « for privé » ont pris l'initiative, avec d'autres groupes européens, de proposer à la Fondation Européenne pour la Science un programme quadriennal intitulé « First Person Writings in European Context ». En lisant notre programme, il m'a semblé que nous étions ici en majorité écrasante des spécialistes d'études littéraires ou culturelles : nous n'aurons donc pas de mal à nous comprendre entre nous, mais, de même que nous ne représentons qu'une partie de l'Europe, nous ne représentons qu'une partie des disciplines qui s'intéressent à l'autobiographie.

Tout ceci pour dire qu'il n'est pas évident, pour un spécialiste d'autobiographie, de décrire l'état de la recherche dans son pays pour d'autres disciplines que la sienne. J'avoue connaître mal la sociologie, les sciences de l'éducation, la recherche en psychanalyse en France, quoique j'aie participé à des congrès organisés par ces différentes disciplines. Même dans le domaine des études littéraires ou culturelles, suis-je vraiment bien au courant, par exemple, des recherches sur les récits de voyages ou sur les Mémoires de l'époque classique ? On a tendance, en sens inverse, à surévaluer le champ dans lequel on travaille. Mais on peut aussi souhaiter, par un tel inventaire, mettre en lumière, dans chaque pays, les recherches spécifiques et originales, ou les points forts dans les domaines classiques. Ce ne sera possible que par comparaison. J'ai essayé d'identifier ces points forts pour la France, dans le secteur littéraire que je connais : par exemple l'existence d'un groupe de recherches sur les études génétiques, ou d'une association pour l'étude de l'épistolaire ; ou, sans que ce soit un groupe à proprement parler, une forte convergence d'études théoriques sur la forme « journal », ou sur le genre des « Mémoires » ; ou même des polémiques, colloques et livres sur les frontières entre autobiographie et fiction, autour du mot-valise « autofiction » inventé par Serge Doubrovsky (variante franco-française d'un débat général). Les points faibles sont eux aussi légion, ils apparaîtront mieux par comparaison avec les points forts des autres pays. Où en sommes-nous, en France, pour les études de « genre », ou post-coloniales ? Ou bien de l'étude des écritures ordinaires ?

Cette réflexion sur les points forts ou faibles, les obsessions et les aveuglements, me mène au second chapitre de ce guide : ce serait celui de la bibliographie primaire et secondaire dans chaque langue. J'appelle primaire la bibliographie des textes autobiographiques eux-mêmes, publiés ou inédits, secondaire celle des études critiques. J'avoue avoir un faible pour les listes complètes. Les bibliographies « choisies », on ne sait jamais si elles sont vraiment le produit d'un choix ou le manteau de l'ignorance. Depuis que je travaille sur le journal, j'ai essayé de dresser une liste de tous les journaux publiés en langue française depuis 1997, et de toute la littérature critique en langue française sur le journal depuis 1938 – ces deux listes, tenues à jour, sont en ligne sur le site « Autopacte ».

Peut-être ces listes « complètes », c'est-à-dire qui essaient de l'être, ne servent-elles à rien ? Elles servent au moins à deux choses : à comprendre à partir de quoi toutes les autres listes sont construites, d'autre part à pouvoir trouver ce qu'on ne cherchait pas. La limite de la si précieuse fonction « Recherche » des bases de données, c'est qu'on ne trouve que ce qu'on cherche. Mon goût pour les inventaires m'a même poussé à faire, pays par pays, un inventaire des inventaires « primaires », que j'ai mis également en ligne sur « Autopacte », mais qui n'est peut-être plus très à jour : il est difficile de travailler dans des contextes linguistiques qu'on ne maîtrise pas, d'autre part les bases de données ont maintenant souvent remplacé les inventaires-papier. Les inventaires primaires se divisent eux-mêmes en deux branches : textes inédits, textes publiés. En France, par exemple, le groupe des « Écrits du for privé » a pris l'initiative d'un repérage de tous les écrits inédits du for privé présents dans les archives nationales et départementales, inventaire qui a changé ma vie de chercheur.

Je travaille en effet actuellement sur un projet qui repose entièrement sur les ressources des inventaires – je me permets d'en dire deux mots avant de revenir à mon propos. Il s'agit pour moi d'étudier les origines de la pratique du journal personnel en France au XVIIIe siècle : jusqu'à présent, tous les discours historiques sur cette question étaient fondés sur la lecture des journaux publiés : les archives, grâce à ces nouveaux répertoires, révèlent l'existence d'un monde de journaux intellectuels, sexuels, pédagogiques, familiaux, secrets, obsessionnels dont on n'avait aucune idée, comme le télescope révèle que les zones « vides » du ciel fourmillent d'étoiles et de galaxies.

Ces journaux révèlent aussi la spécificité des cultures nationales et l'étanchéité des cultures européennes à cette époque. Le français servait à cette époque de langue de culture dans une partie de l'Europe, y compris pour tenir des journaux personnels, mais la pratique du journal des Français eux-mêmes avait un bon siècle de retard sur celle des Anglais ou des Allemands. Rien ne sert d'afficher dans des bibliographies que le pasteur suisse Lavater a publié son journal spirituel en 1772 : personne ne l'a su en France. Ce texte, écrit en allemand, n'a été publié en traduction française qu'au milieu du XIXe siècle, en Suisse romande, et jamais en France. Même surprise de voir que le magnifique *Anton Reiser* (1785) de Karl-Philip Moritz a été traduit en français pour la première fois en... 1986 ! Je suis peut-être spécialement sensible à ces décalages parce que je ne connais aucune autre langue étrangère que l'anglais, et que j'ai été, naguère, brocardé et disqualifié par Georges Gusdorf pour mon ignorance de l'allemand.

Nous avons tous ici en commun instruments de travail et pratiques intellectuelles, mais que savons-nous, les uns et les autres, des textes autobiographiques publiés dans les pays d'Europe dont nous ne possédons pas la langue ? La plupart des corpus autobiographiques des autres pays nous restent inconnus : d'où la très grande utilité de l'*Encyclopedia of Life Writing*, avec ses

articles sur les corpus nationaux. Mais il faudrait au moins dresser une histoire et une géographie des traductions, s'interroger sur les raisons de chaque traduction, et sur l'accueil qu'elle a reçue.

La traduction était le thème du dernier congrès international de notre association, à Hawaii : le dernier numéro de *Biography*, qui vient de paraître, y est consacré. J'avais à cette occasion commencé une petite enquête, qui serait à poursuivre, en partant du corpus des autobiographies françaises, pour chercher lesquelles avaient été traduites en anglais, et quand. J'aurais dû faire la même enquête pour les traductions dans toutes les autres langues européennes, mais c'était plus commode de travailler avec le catalogue en ligne de la Library of Congress... J'étais parti de la liste de 164 autobiographies dressée dans l'édition de 1998 de mon livre *L'Autobiographie en France*. J'ai été surpris de voir que 79 d'entre elles, pratiquement la moitié, avaient fait l'objet d'une traduction en anglais, au fil de l'histoire – il est vrai pour des raisons très différentes, idéologiques, religieuses, historiques, littéraires... En arrivant à la période contemporaine, je me suis aperçu que certains auteurs, dont les récits avaient été des best-sellers en France, comme Françoise Dolto, Cavanna, Nourissier, ne semblaient pas exportables, étaient seulement mangeables sur place. Et je me suis étonné d'apparentes injustices : pourquoi presque tous les textes d'Annie Ernaux sont-ils traduits en anglais, et aucun de Charles Juliet ? Mais je m'arrête, car il est bien possible que ces noms, pour une partie d'entre vous, soient eux-mêmes inconnus.

La question de la traduction se pose de manière plus aiguë pour la bibliographie secondaire, celle des écrits critiques, où elle est beaucoup plus rare. Lisons-nous de la littérature critique dans d'autres langues que la nôtre ? Si nous regardons les notes et les bibliographies de revues comme *Bios*, *Biography*, *Epistolaire*, par exemple, nous nous apercevons, ce qui est bien naturel, que chacun lit essentiellement, presque exclusivement, dans sa propre langue. Je fais un examen de conscience : j'ai beaucoup lu de littérature critique en langue anglaise dans mes débuts (on le voit en regardant la bibliographie du *Pacte autobiographique* et de *Je est un autre* – où j'ai même eu l'audace, ou la courtoisie, de donner la référence de textes majeurs en allemand et en espagnol que je n'avais évidemment jamais lus), mais ensuite j'ai concentré mon zèle sur le français, en essayant d'être exhaustif et pluridisciplinaire : j'ai publié pendant vingt ans une bibliographie-papier, dix fascicules, un tous les deux ans – qui se prolonge aujourd'hui sur Internet, et je l'ai fait avec le souhait que, dans chaque pays d'Europe, quelqu'un fasse le même travail. Ma bibliographie-papier était munie d'index-matières qui devait en rendre la consultation facile et le rendre compatible avec d'autres bibliographies.

Mais, dira-t-on, quel intérêt y a-t-il à avoir les références d'études qu'on ne sait pas lire, portant sur des textes qu'on ne sait pas lire non plus ? D'abord, tout le monde n'est pas aussi ignorant que moi. Ensuite on peut imaginer que se répandra à l'avenir,

dans les revues scientifiques européennes, l'usage d'accompagner chaque article d'un résumé dans deux ou trois langues. Quelques lignes suffisent pour voir si l'on est attiré, et si cela vaut la peine d'avoir recours à quelqu'un de son entourage pour connaître plus en détail le contenu. Il y a partout un grand besoin d'information. Travaillant sur la forme « journal », j'aimerais savoir ce qui s'écrit là-dessus en allemand, en espagnol, en grec, en suédois, en russe et dans d'autres langues. Les contacts personnels, comme ceux que nous sommes en train de nouer ici, peuvent y aider. Il ne s'agit pas d'ailleurs seulement des publications, mais de toutes les formes d'événements. En juillet 2008, par exemple, j'ai appris tout à fait par hasard que se tenait depuis mars au Musée des Postes et Télécommunications de Francfort une exposition sur le journal personnel – ce qui m'intéressait au plus haut point, puisque, avec l'APA et Catherine Bogaert, j'avais en 1997 organisé à Lyon la première exposition de ce genre. L'information avait mal circulé. Vous-même, en avez-vous été informé, le saviez-vous ? Y êtes-vous allé ?

Je serai plus rapide sur le troisième chapitre du « guide de l'autobiographie en Europe » : il s'agirait de donner une information sur tout ce qui constitue ce qu'on pourrait appeler une « culture de l'autobiographie » dans le pays ou la zone linguistique concernés.

Juste une dernière parenthèse, avant de prendre l'exemple de la France. Chaque langue a un vocabulaire (légèrement) différent pour nommer les genres et découper le champ des écritures. L'« archi-genre » qui nous intéresse s'appelle « Life Writing » en anglais, « Diario » en Italien, « Autobiographie » en français, etc. Pour reconfigurer les pratiques du passé en fonction de nos intérêts actuels, on a inventé des expressions différentes d'un pays à l'autre, d'une discipline à l'autre : « ego-documents » en hollandais, « écrits du for privé » en France. Le mot « memoir » au singulier a en anglais une extension qui laisse perplexe les Français, qui s'interrogent aussi sur la distinction entre « journal » et « diary », etc. Il faudra pour se comprendre un petit glossaire multilingue.

Voici donc quelques exemples, pris en France.

Ce serait :

- l'existence d'associations populaires d'archives autobiographiques – qui fonctionnent dans différents pays européens (Italie, France, Allemagne, Espagne, Suisse, Belgique en particulier) ; ce qui caractérise les deux associations françaises, « Vivre et l'écrire » (qui recueille des textes et journaux d'adolescents) et l'Association pour l'autobiographie (APA), c'est les relations directes nouées avec les auteurs de textes, et, pour l'APA, la « réversibilité » des positions entre lecteurs et écrivains...

- l'organisation de concours d'autobiographie pour leurs retraités par de grandes administrations (comme le Ministère des Finances) ou de grandes entreprises (La Poste) ;

- la place de l'enseignement de l'autobiographie et du journal dans l'enseignement secondaire : de 2001 à 2007, l'autobiographie a été un sujet d'étude obligatoire pour tous les élèves de 1^{ère}, et elle le reste aujourd'hui pour ceux de 3^{ème} ;

- l'existence d'ateliers d'écriture autobiographique, et d'une littérature « pédagogique », de guides pour apprendre à écrire sa vie ; j'ai fait une collection, complète je l'espère, des guides de ce genre dans les domaines anglophone et francophone, et j'aimerais bien savoir si cela existe ailleurs...

- l'existence de deux maisons d'édition spécialisées dans la Bande dessinée autobiographique (L'Association, et Ego comme X) ;

- l'existence d'une excellente revue littéraire entièrement consacrée à l'autobiographie, *Les Moments littéraires* – à ce propos, j'aimerais savoir si l'autobiographie, dans d'autres pays, a aussi mauvaise réputation littéraire qu'en France – ou si ce mépris est une spécialité française.

Je pourrais allonger cette liste avec le cinéma autobiographique, les « Salons du livre » consacrés à la Biographie, les « Nuits de la correspondance » – et, de votre côté, vous devez être en train de commencer l'inventaire des ressources autobiographiques de votre pays... Je vous laisse y rêver et termine en vous donnant rendez-vous à Strasbourg les 11, 12 et 13 juin prochains pour les « Journées de l'autobiographie ». Tous les ans, l'Association pour l'Autobiographie (APA) organise un week-end résidentiel, fréquenté par environ 100 à 120 personnes, avec ateliers, spectacles, expositions, tables rondes et conférences – autour d'un thème. En 2010, ce thème sera : « L'Europe et l'autobiographie ». Pour nous, l'Europe, ce sont d'abord les Européens, c'est-à-dire... vous, nous. À Strasbourg, les « Apaïstes » (c'est comme cela qu'ils se nomment entre eux) seront heureux de rencontrer, venus d'autres pays, des gens qui, comme vous, partagent leur passion. À bientôt, donc, et merci.

<http://www.autopacte.org>

<http://www.sitapa.org>

*